

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans... NEW ORLEANS... PUBLISHED... WEEKLY... 222 rue de Chartres...

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENDES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU FIXE, VOUS VOUS ADRESSER A LA PAGE 1.

TEMPERATURE Du 17 août 1906. Thermomètre de F. Celsius, Ordonné... Fahrenheit Centigrade... 7 h. du matin: 82, Midi: 84, 3 P. M.: 86, 6 P. M.: 88.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

- Deuil d'Artiste. Les Pierres du Chemin. Conte inédit - Le Condamné, par V. Blasco Ibañez. La Valse Morose, nouvelle inédite. La Prière, E. H. La Voix des Cloches, poésie. Mondanités, chifon. L'actualité, etc., etc.

NOTRE EDITION

DU 1er Septembre

1er Septembre

Nous publierons, comme nous en avons l'habitude, le premier Septembre prochain, une édition spéciale qui renfermera des matières de haute actualité en très grande abondance; édition qui, en vertu de son attachant intérêt, sera très répandue dans toutes les campagnes de la Louisiane et des Etats voisins.

Elle offrira aux négociants une occasion exceptionnelle de donner de la publicité à leurs affaires; ainsi, les annonces et les commandes de journaux nous arrivent-elles déjà fort nombreuses tous les jours.

Nous invitons ceux qui désirent des exemplaires de cette édition, dans leur intérêt comme dans le nôtre, à ne pas attendre jusqu'à la onzième heure pour nous livrer leurs commandes.

EN RUSSIE.

Dans la crise que traverse actuellement la Russie c'est le gouvernement qui, depuis quelque temps, a le beau rôle. Non seulement il maintient ou rétablit l'ordre, comme c'est son devoir de reste, partout où il est nécessaire, mais il est seul aujourd'hui à défendre les réformes déjà introduites et à travailler à l'introduction de celles qui ont été promises.

En effet, le gouvernement annonce que malgré les troubles fomentés par les révolutionnaires il ne démissionnera pas le nouveau parlement, qui doit être élu à la fin de cette année et doit s'assembler en mars prochain, du droit de réviser le budget de 1907, et qu'en attendant la sanction législative deux douzièmes d'un montant égal aux dépenses de l'année précédente seront rendus disponibles, conformément à la loi fondamentale.

On ne saurait se montrer plus respectueux de la loi et des droits qui seront conférés aux membres de la prochaine Douma, et le gouvernement en a d'autant plus de mérite qu'il agit ainsi en présence d'un redoublement de violence.

De leur côté, que font les révolutionnaires, ceux qui se posaient en émancipateurs du peuple, en rénovateurs de la Russie. Ils assaillent et sèment la terreur pour piller à leur aise. Dans toutes les parties de l'Empire, principalement en Pologne, les représentants de l'autorité sont assaillis, massacrés, et il est résulté de ces émeutes effroyables dans lesquelles les victimes innocentes se comptent par centaines.

A qui incombe la responsabilité du désolant état de choses présent?

Ce n'est certes pas au gouvernement qui a déjà tenu des promesses et proclame qu'il tiendra toutes celles qu'il a faites. C'est aux malfaiteurs de toute espèce qui, sous le couvert du nom de révolution, commettent les crimes les plus atroces pour satisfaire leurs appétits, se moquent du peuple et de ses intérêts et ne craignent pas de soulever ses plus violentes passions pour arriver à leurs fins.

Les prétendus révolutionnaires n'ont avec eux ni les ouvriers des villes ni les paysans.

La grève générale fomentée par quelques agitateurs a échoué misérablement, et de leur côté les ouvriers des campagnes cultivent leurs champs et se préparent à élire dans quelques mois les députés qui iront représenter et défendre leurs intérêts au parlement. Ça et là des troubles éclatent parmi eux, mais on y découvre bientôt la main d'un agitateur souvent étranger au pays. Dans les villes aussi, les désordres ne sont qu'une suite du résultat de soulèvements populaires. Un bandit jette une bombe qui estropie ou tue quelque douzaine de personnes, et voilà l'émeute déchaînée.

La répression arrive, dure, brutale souvent, et le sang des innocents coule à flots. Mais les bandits qui terrorisent la Russie au moment où elle s'apprête à se relever ne sont-ils pas responsables de cet affreux état de choses?

QUELQUES CHIFFRES.

D'après une statistique établie par le bureau officiel de statistique de Washington, la moyenne des exemplaires de journaux tirés par jour aux Etats-Unis en 1905 a été de 19,624,757, ce qui représente un numéro par quatre habitants. Les dimanches et jours de fêtes, où l'Américain ne s'occupe pas du tout d'affaires et très peu de politique, le tirage quotidien s'est élevé seulement à une moyenne de 11,539,521 numéros.

En fait de publicité, les journaux quotidiens ont encaissé 750 millions, et le total des capitaux employés à la confection de ces journaux a atteint le chiffre fantastique de 1 milliard 520 millions de francs.

Quel aperçu.

Libau, 17 août.—Le baron von Schroeder, chef du district de Libau, est tombé dans un guet apens que lui avaient tendu les révolutionnaires.

Le cocher et un soldat ont été blessés, mais M. von Schroeder s'en est tiré sans une égratignure.

Duel de Généraux

Paris, 8 août.

La rencontre entre les généraux de Négrier et André a eu lieu, ainsi que nous l'avions prévu, hier dans l'après-midi.

En voici le procès-verbal: A la suite d'une polémique qui s'est produite dans le journal "Le Matin" entre M. le général André et de Négrier, M. le général André, se jugeant offensé, a chargé M. le général Balamand et Chevilliard de demander en son nom une réparation à M. le général de Négrier.

Le général de Négrier a confié à M. le général Duchesne et Langlois la mission de le représenter.

Les quatre témoins se sont réunis le 7 août, à dix heures de matin.

Toutes les tentatives de conciliation ayant échoué, les témoins ont reconnu la nécessité d'une rencontre qui aura lieu le mardi 7 août, à quatre heures du soir.

L'offensé est M. le général André.

L'arme choisie est le pistolet de combat et les conditions demandées par les témoins de l'offensé sont les suivantes: Deux balles seront échangées à la distance de vingt-cinq pas. La direction du combat est confiée à M. le général Langlois. Fait à Paris, le 7 août 1906.

Pour le général André: GÉNÉRAL BALAMAND, L. CHEVILLIARD.

Pour le général Négrier: GÉNÉRAL DUCHESNE, GÉNÉRAL LANGLOIS.

Conformément au procès-verbal du 7 août, la rencontre a eu lieu entre M. le général André et de Négrier à en lieu le même jour à quatre heures du soir à Paris.

Le général André a tiré sans résultat; le général de Négrier n'a pas tiré.

M. le docteur Labit assistait le général André; M. le docteur Strausz assistait le général de Négrier. Fait en double, le 7 août 1906.

Pour le général André: GÉNÉRAL BALAMAND, L. CHEVILLIARD.

Pour le général de Négrier: GÉNÉRAL DUCHESNE, GÉNÉRAL LANGLOIS.

Malgré toutes les mesures prises par les adversaires et leurs témoins pour éviter les indiscrétions — et peut-être même en raison de ces mesures, — ce duel avait mis tous les reporters de Paris sur les dents. Durant toute la journée, les deux demeurants du général de Négrier et du général André ont été, en quelque sorte, en état de siège. Mais le général de Négrier était sorti de chez lui de très bonne heure. La nouvelle s'en est bientôt répandue parmi les journalistes, et c'est alors au numéro 23 de la rue d'Erlangen, à Auteuil, devant la porte du général André, que s'est transporté le quartier général des reporters.

Avec la plus héroïque intrépidité, ils n'ont pas bougé de cet observatoire, surveillant avec soin les entrées et les sorties, et négligeant même d'aller déjeuner. Il est vrai qu'un aimable habitant de la rue d'Erlangen, M. Ferdinand Perier, parent de l'ancien Président de la République, qui habite au numéro 20, juste en face du général André, avait été ému de cet attachement au devoir professionnel; il avait offert aux journalistes de reconfortants sandwiches arrosés de quel-

UN CENTENAIRE.

Le 15 août, l'autre jour donc, tombait le centenaire de l'Arc de Triomphe des Champs-Élysées.

La construction de ce monument fut décrétée par Napoléon Ier le 18 février 1806 et la première pierre donna lieu au cérémonial accoutumé, le 15 août suivant, jour de la Saint-Napoléon, la fête nationale en ce temps.

Composé sous les ordres de Chalgrin, élève de Servandoni, l'Arc de Triomphe fut achevé en 1836 par l'architecte Bloyet.

L'érection du monument dura donc trente ans. Il coûta environ dix millions de francs.

Quatre artistes ont collaboré à la décoration: ces artistes sont: Rude, qui a sculpté la "Patrie en danger," l'un des chefs-d'œuvre de la statuaire française; Coriot, auteur du "Triomphe"; Pradier, auteur de "La Renom-

Echos de Partout.

La misère est telle en Sardaigne que huit communes vont être vendues aux enchères dans leur presque totalité, les contribuables n'ayant pu acquitter l'impôt.

M. Adolphe Schmid, en avant sursis, vient de découvrir à l'agriculture la propriété de révéler les sources.

Un magistrat anglais, presque octogénaire, a déclaré aux reporters qu'il avait sa belle vieillesse à la marche, obstinément observée sur la base de 4,640 kilomètres par an.

L'Institut historique allemand vient d'acheter à Rome une superbe villa, au prix de 1,600,000 francs, pour y installer une académie à l'instar de l'académie française.

Les chevaux du chemin de fer de Konakry au Niger avancent rapidement. La voie est terminée jusqu'au kilomètre 215.

Dans le courant de ce mois, la Banque de la partie républicaine, allant à Milan, s'arrêtera à Genève pour y donner deux concerts.

On va fonder à Japille (Belgique) un hôpital pour pigeons voyageurs. Ce ne sera pas le premier. Il en existe un déjà dans le Hainaut.

Le 3e génie va construire, à titre d'exercices pratiques, plusieurs routes que vient de décider la municipalité de Daisans (Pas-de-Calais).

Les chefs des tribus sauvages de la Colombie britannique, qui vont voir le roi Édouard, sont au nombre de cinq, dont Bazil, de la tribu Bonaparte (?).

La population de l'Empire allemand a encore augmenté de 700,000 habitants depuis six mois; 61,102,000 au 30 juin, au lieu de 60,105,183 au 31 décembre dernier.

Les fumeurs français. Peut-on imaginer plus admirables contribuables que les fumeurs français? Il semble que la Régie, souvenant d'accord avec la "Ligue contre l'abus du tabac", s'applique à les décourager de leur passion.

Les cigares, mal faits, sont infumables; les cigarettes à la main se défont, ou bien on ne trouve nulle part tel genre qu'on désire; les paquets de tabac sont pleins de "bûches";... et les recettes de la Régie augmentent!

Cette année, le Trésor encaissera pour les tabacs, environ 470 millions. Et savez-vous quelle est sa dépense? 53 millions. J'ai un bénéfice net de 357 millions.

Le produit de l'année dernière sera dépassé de 14 millions environ. C'est d'ailleurs la progres-

L'Hôtel Palace.

San Francisco, 17 août.—Lady Hesketa, fille de feu le sénateur Sharon, a cédé de Londres hier, son intention de se joindre aux autres héritiers Sharon dans la reconstruction de l'Hôtel Palace, et a signé, par l'intermédiaire de son avocat local sa résolution de souscrire une part de \$1,000,000 qui sera dépenée pour le bâtiment.

Les plans pour le nouvel hôtel qui aura dix étages sont terminés.

WEST END.

Succès toujours plus grand chaque soir pour les artistes qui paraissent sur la scène de West End. Chaque numéro du vaudeville est applaudi bruyamment.

Le même succès attend la semaine prochaine les frères Swor, chanteurs et danseurs renommés, et Charlotte Ravencroft qui possède une jolie voix et un beau talent de violoniste.

NOT POUR RIEN.

Fâcheuse méprise. On demande à l'un des membres les plus solennellement avertis du Conseil de l'Ordre: — Mais pourquoi donc n'avez-vous pas voulu décorer Sarah? — Et lui, d'un ton sévère: — Il paraît qu'elle joue !...

Equête adressée au président

Oyster Bay, 17 août.—Le message d'un comité de citoyens de Brownsville, Texas, demandant que les troupes noires qui se sont si mal conduites à l'endroit, lundi soir, soient remplacées par des troupes blanches a été reçu par le président Roosevelt aujourd'hui.

Le Président a immédiatement référé la dépêche au département de la guerre au demandant qu'un rapport sur l'affaire lui soit fait le plus tôt possible.

Aucune décision ne sera prise avant que le rapport ne soit reçu.

Rapport expédié

Washington, 17 août.—En réponse à la requête du président Roosevelt au sujet de la situation à Brownsville, Tex., le secrétaire d'Etat Dinwath a expédié le rapport reçu du major Penrose et a aussi fait savoir au Président que le commandant général du Département du Texas a été requis de fournir le plus vite possible des détails de l'enquête qui a été faite par les autorités militaires.

On ne croit pas au Département qu'il y aura un nouveau conflit entre les citoyens et les soldats et on espère que l'exécution s'apaisera quand on saura que le gouvernement a l'intention de l'assurer des faits et de punir tous les soldats impliqués dans les actes illégaux.

Il n'est pas permis aux troupes de sortir du poste pour le moment et la plus stricte discipline sera observée.

Assemblée du Cabinet à Rambouillet.

Paris, 17 août.—Le conseil des ministres s'est assemblé aujourd'hui à Rambouillet pour discuter longuement les questions intéressant la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Le conseil a adopté des résolutions tendant au maintien strict de la loi telle qu'elle a été votée par la Chambre.

Un reporter a vu dans la soirée M. Barthou, ministre des travaux publics, qui lui a annoncé que la décision prise par le gouvernement au sujet de la loi de séparation ne changerait pratiquement rien la situation et que les articles de la loi seraient intégralement exécutés.

Evaison du chef de bandits Belenzoff.

St Pétersbourg, 17 août.—Belenzoff, le chef de la bande de voleurs qui y a quelques mois a pillé la Banque du Crédit Mutuel de Moscou, vient par la seconde fois d'échapper par la fuite à la police russe. Belenzoff après son audacieux vol s'était enfui en Suisse.

Les autorités russes avaient demandé son extradition qui fut accordée.

EN PERSE.

St-Petersbourg, 17 août.—Une dépêche reçue aujourd'hui de Téhéran annonce que le retour des mullahs expulsés à l'occasion de grandes fêtes populaires. La ville a été illuminée pendant trois jours en l'honneur du retour des exilés. Les troubles ont complètement cessé.

La santé du shah s'est aggravée depuis quelques jours.

La santé du Sultan.

Constantinople, 17 août.—Le Sultan a assisté aujourd'hui au Salamslek qui a été célébré avec le cérémoniel d'usage. La santé du souverain est très-bravo améliorée et il ne paraît nullement se ressentir de sa récente maladie.

Emigrants pour la Louisiane.

San Juan, Porto Rico, 17 août.—Le vapeur "Arkadia" qui est parti le 15 août d'Aracibo pour la Nouvelle Orléans, emmène une centaine d'ouvriers porto-ricains qui vont travailler sur les plantations louisianaises.

L'état sanitaire de Colon.

Colon, 17 août.—Les fonctionnaires du Bureau de Santé ont annoncé aujourd'hui qu'ils considèrent l'épidémie de petite vérole comme complètement terminée et que l'état sanitaire de la ville était excellent.

A Brownsville.

Houston, Texas, 17 août.—Une dépêche de Brownsville, Texas, annonce qu'une forte garde de citoyens est encore campée à mi-chemin entre le fort Brown et la ville, surveillant la garnison noire et prête à arrêter toute tentative qui pourrait faire les soldats pour pénétrer dans la ville.

Le général McCaskey, commandant le département du Texas, va immédiatement prendre les mesures nécessaires pour mettre fin à cette situation.

Feuilleton

DE: 'Abeille de la N. O.

1907 Commencé le 14 avril 1906

SANG MAUDIT

PAR ELY MONTCLERC

DEUXIÈME PARTIE

L'ŒUVRE D'AMOUR

X

Suit.

Me croiras-tu si je te jure que je la plains du fond de l'âme, cette pauvre créature? Si je t'affirme que pour l'amour de Méryem je l'enasse chérie comme ma fille!

L'amée fixa sur Monestrange la flamme de ses grands yeux veloutés.

—Où, je te crois... Tu es loyal, tu es sincère, tu es bon et tu mérites d'être heureux. Le sort te devait bien cette revanche.

Ah! ma sœur, ma chérie! je je vais la revoir! Est-ce possible? est-ce possible? Nous vivions à quelques lieues l'une de l'autre et... comme morte je la pleurais!

Quels retours bizarres a souvenit le destin! Moi qui croyais Marie-Thérèse incapable de se guider seule, sans appui, quel démenti formel sa conduite admirable m'indige!

Je lui disais jadis: "Tu es une sensitive que le moindre souffle de tempête rétrécit! Par bonheur, on t'entoure, on t'aime; entre le malheur et toi une barrière d'affection ardente est dressée."

Or, voilà ce qu'elle a fait! C'est extraordinaire! —N'est-ce pas? On est confondu en songeant à tout ce que recèle d'énergie et de vaillance ce frêle corps souplement mené.

Sais-tu qu'elle est plus belle, plus adorable que jamais!

—Dis-moi, Richard, fit tout à coup Denise, et ce malheureux? celui qui a sauvé ma sœur... qu'est-il devenu?

—Il agonise, il est affreusement malade.

Je l'ai vu: c'est un éponvable spectacle... son visage est méconnaissable; on pense que ses yeux sont perdus.

—Où est-il?

—A Lariboisière, ainsi que Lonise, la bonne de Marie-Thérèse, ainsi que toute les victimes de l'incendie.

—Infortuné! vers lui va toute ma compassion!

Quelque grand que fut son crime, il l'a mille fois racheté... —J'ai promis, j'ai juré que son secret ne serait jamais révélé à ma femme.

J'ai pardonné au coupable et ne veux pas qu'une mauvaise pensée ternisse le bienfaiteur.

—Tu as bien fait de pardonner... L'humanité n'est que faiblesse... Ayons pitié, ami! une pitié immense, infinie!

—Méchante! faisait tendre Denise, méchante qui a pu vivre si longtemps sans nous... —Cruelle chérie, où as-tu puisé ce courage surhumain?

—Dans mon amour même... —Où, il m'en a fallu, va, de la force. J'en ai subi de ces révoltes où mon être palpitait, saignait... où ma chair se convulsait de douleur.

—Tu me comprends, toi qui sais à quel point j'adorais Richard.

—Il est à tes pieds ton Richard, ma colombe, intervint Monestrange, il ne te quittera plus désormais... —Le mauvais sort est conjuré, nous avons droit à la trêve bienheureuse. Laisse-toi vivre sans crainte, laisse-toi adorer... Ne crains plus rien, mon doux ange.

A genoux un chevet de la malade, il levait vers elle son visage d'ardente tendresse.

Méryem effleura d'une timide caresse le front de son ami; ses doigts glissèrent lentement jusqu'à la bouche; il les retint pour les couvrir de baisers fous.

—Où est, fit tout à coup la jeune femme, où est l'incomparable ami à qui je dois mon bonheur? Pourquoi n'est-il pas venu?

Je sais, se reprit-elle avec un faible sourire, il craint mes reproches sans doute, car l'autre jour, quand il me suppliait de lui permettre une intervention, je le lui avais défendu... —J'étais folle... je méconnaissais ton âme, Richard; il a bien fait de ne pas m'écouter. Si tu savais comme il fut bon pour ta Marie-Thérèse, de quels soins dévoués il l'entoura. Plus tard, quand je serai redevenue forte, je vous raconterai, mes amis... —Est-ce qu'on ne peut pas aller chercher M. Martin? Il m'attendait tant; je suis surprise qu'il ne soit pas venu prendre de mes nouvelles.

—Il n'a pu le faire, ma chérie,

répondit Denise, voyant que son cousin pâlisait d'angoisse.

—Est-ce possible? —Il a été... blessé dans l'incendie... il accompagnait Richard au Kefage, alors, tu comprends.

—Non, je ne comprends pas, à moins que... —Où, ce doit être cela; M. Martin... —Il a donné sa vie pour sauver la tienne! interrompit Monestrange avec une exclamation étouffée.

Moi, de saisissement, d'horreur à la vue du sinistre, je me suis lâchement évanoui... lui, froid et brave, il s'est jeté dans les flammes... —Sans ton bienfaiteur, tu ne serais plus ici-bas, mon amour chéri... Prie pour lui!

—Est-il donc mort? s'éleva douloureusement la jeune femme.

—Il va mourir, intervint Denise.

—Où est-il? Je voudrais le voir, le remercier, lui dire un dernier adieu... —Il était si triste toujours... il pleurerait sa fille disparue, il la chérissait en moi... Est-ce qu'il souffre beaucoup?

—Tais-toi, chère, ne parle plus... attends que tes forces soient tout à fait revenues pour t'entretenir de ces choses navrantes.

Laisse-toi vivre sans réfléchir,

sans penser à rien. Nous sommes là, nous l'aimons... —Où, ma grande, je l'écouterai comme autrefois quand je t'appelaï ma petite mère, t'en souvient-il?

—Seulement... seulement, ajouta Méryem, j'ai un désir, ou l'un ardent désir d'embrasser ma fille... —Elle pâlit en prononçant ces paroles; elle regarda Richard craignant de lire une mauvaise pensée dans ses yeux.

Non, il n'y avait qu'une profonde tristesse, une compassion, un regret infinis.

—Ma fille, ma Germaine... poursuivait elle, s'obardissant, je veux la voir... Il est cruel de me refuser toujours. Je suis sûre qu'elle me réclame avec des pleurs.

Pardonne, Richard, si je t'afflige en te parlant ainsi, mais... une mère, voyant, ne peut oublier son enfant... —C'est un ange doux et joli, ce n'est pas sa faute si... —Marie-Thérèse! cria pres que Monestrange en se redressant, quels mots sortent de ta bouche? Que dis-tu? Me crois-tu capable d'injustice?

—Laisse, murmura l'ainée à voix basse. A quoi bon ce débat?

Il est inutile, hélas! puisque celle qui en fait l'objet ne se placera plus entre ta femme et toi.

Puis se penchant vers sa sœur et lui mettant un front en ten-